



HAL
open science

Joseph de Maistre, la polyphonie païenne et la nymphe christique

Etienne Maignan

► **To cite this version:**

Etienne Maignan. Joseph de Maistre, la polyphonie païenne et la nymphe christique. Métamorphoses littéraires du paganisme, PLH-ELH, Apr 2015, Toulouse, France. hal-01213983

HAL Id: hal-01213983

<https://hal.science/hal-01213983>

Submitted on 23 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Joseph de Maistre, la polyphonie païenne et la nymphe chrétienne

Communication du 17 Avril 2015 pour la journée des jeunes chercheurs ELH

Introduction

Étudier le paganisme chez Joseph de Maistre n'est pas un sujet nouveau. En 1891, Émile Faguet a abordé la dimension religieuse de la question, dans le but de vérifier la conformité de la pensée de l'auteur de *Du Pape* à la doctrine catholique. En 1968, Robert Triomphe, dans sa volonté de démystifier son image de pieux martyr, s'est servi à son tour de cette question en redonnant la citation de Faguet¹. Pour Faguet c'est une inquiétude, pour Triomphe une confirmation : oui, la pensée religieuse de Maistre a de quoi inquiéter les chrétiens.

je reste étonné devant ce christianisme où je ne trouve pas le Christ lui-même. On peut affirmer que de Maistre n'a ni l'amour, ni le culte, n'a pas même l'idée de Jésus. Je cherche ce qu'il en pense, et ne trouve rien. Jésus pour lui est une « victime sanglante », et rien de plus. Et, dès lors, je m'inquiète tout à fait, et je me dis : Est-ce que M. de Maistre ne serait pas au fond un païen ?²

Nous voulons aujourd'hui aller plus loin en adoptant une définition positive du paganisme. Le paganisme n'est pas seulement l'absence d'« amour », de « culte » ni d'« idée de Jésus », mais d'abord une référence à un ensemble de croyances antiques, qui associe polythéisme, immanence et pratique magique du langage et connaît un renouveau aux XIX^e et XX^e siècles. Ce sujet prend une nouvelle actualité suite à la parution du livre de Marc Froidefont en 2010, qui cherche à démontrer l'orthodoxie catholique de Maistre et par la même occasion nie toute tentation païenne et tout privilège accordé aux antiques dans sa pensée³. Notre thèse, qui dépasse en réalité le cadre d'un article, défend l'idée que Maistre parvient à articuler les deux pensées sans sortir de l'orthodoxie.

Notre contre-point de départ et axe directeur consiste en une citation des registres de lecture de l'auteur savoyard. Cette citation a été repérée par deux critiques qui n'en ont proposé qu'une lecture partielle⁴. À la lumière de nos recherches sur les sources antiques de la pensée de Maistre, nous pensons pouvoir lui donner plus d'ampleur et y voir à la fois une « illumination », une de celles qui « qui s'éteignent sans bruit si l'éclair n'est fixé par l'écriture⁵ » et que Maistre consignait sur ses registres, et un « aperçu », dont on sait que Maistre avait le génie⁶, de son approche sur la question du paganisme dans toute son œuvre et tout au long de sa vie.

¹ Robert Triomphe, *Joseph de Maistre, étude sur la vie et sur la doctrine d'un matérialiste mystique*, Genève, Droz, 1968, p. 589.

² Émile Faguet, *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, Paris, Lecène et Oudin, 1891, première série, p. 59.

³ L'auteur s'étonne par exemple que « Maistre ne cache d'ailleurs nullement les emprunts qu'il fait au philosophe romain [Sénèque] » (*Théologie de Joseph de Maistre*, Classiques-Garnier, 2010, p. 414) Pourquoi faudrait-il qu'il les cache ?

⁴ Émile Dermenghem, *Joseph de Maistre mystique*, Éditions d'aujourd'hui, coll. « Les introuvables », [1923], 1979, p. 143 ; et Robert Triomphe, 1968, p. 404

⁵ 9^e entretien des *Soirées de Saint-Petersbourg*, (*Œuvres*, édition établie par Pierre Glaudes, Robert Laffont, 2007, coll. « Bouquins »), p. 706 : « ces illuminations soudaines qui s'éteignent sans bruit si l'éclair n'est fixé par l'écriture ».

⁶ « Si j'avais à caractériser d'un seul trait le génie de Joseph de Maistre, je l'appellerais avant tout le Génie de l'Aperçu. » Barbey d'Aurevilly, *Les Prophètes du Passé*, [1851], Palmé, 1880, p. 61.

insaisissable. Le système qui anime toutes les parties de la nature et qui semble à R. et à tant d'autres une production de la plus grossière barbarie, ce système, dis-je, est peut-être plus près de la vérité qu'on ne croit. — L'idée d'une nymphe renfermée dans un arbre, et qui vit, souffre et meurt avec lui, est moins absurde que nos explications mécaniques de la végétation. —

La citation se présente en deux phrases reliées par un tiret, d'abord une réponse à « R. », le penseur anglais William Robertson⁸, qui montre du mépris pour un « système », le panthéisme antique, puis un développement légèrement digressif qui fait apparaître une « idée », ou plutôt une image. Maistre suscite notre curiosité, nous invite à venir « plus près de la vérité », puis nous fait voir une étrangeté, une « nymphe enfermée dans un arbre ». Dans un univers sans nuance, la référence à cette pensée païenne chez un catholique relèverait de l'erreur, mais Maistre diminue cette erreur. Il articule celle-ci avec sa conception de la nature, à la manière, non pas tout à fait d'une « simple métaphore », mais comme un langage particulièrement adapté pour dire la vérité métaphorique du monde. Une erreur peut-être, mais plutôt dans le sens d'un détour commode et beau que d'une impasse.

Nous verrons donc que, s'il y a bien une stratégie rhétorique dans cette pensée, qui trouve une nouvelle actualité dans une polémique contre les Lumières, Maistre trouve ici une définition philosophique pertinente de la nature. Nous étudierons comment il réussit même à articuler catholicisme et paganisme du point de vue religieux, quoique le véritable enjeu de cette citation soit à chercher peut-être du côté de la poétique, pour réconcilier les mots et les choses dans l'ordre de la nature.

Le paganisme comme polémique

La remise en valeur du paganisme par Maistre au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles présente plusieurs enjeux polémiques. Elle est polémique parce qu'elle critique la validité de « nos explications mécaniques de la végétation », c'est-à-dire de la science moderne. Elle est polémique également parce qu'elle s'inscrit dans le contexte général du rejet de la superstition païenne par les philosophes des Lumières.

Maistre s'est intéressé à la science moderne et antique, notamment physique. Il pense tout au moins que les modernes n'ont pas fait de découvertes scientifiques importantes, sinon qu'ils ont perdu des vérités anciennes et encore plus qu'ils ne devraient pas s'enorgueillir d'être modernes. En bref, il dénie toute spécificité à la science moderne, par rapport aux autres domaines du savoir et aux autres époques : la science moderne

⁷ « Le système qui anime toutes les parties de la nature et qui semble à R. et à tant d'autres une production de la plus grossière barbarie, ce système, dis-je, est peut-être plus près de la vérité qu'on ne croit. L'idée d'une nymphe renfermée dans un arbre, qui vit, souffre et meurt avec lui, est moins absurde que nos explications mécaniques de la végétation. » Archives de Chambéry 2J18, cd n°18 p. 256/mélanges B p. 561. La note est datée du 16 juillet 1798 d'après une note de l'auteur plus loin sur la page. L'ensemble du manuscrit est commenté par Richard Lebrun dans la *Revue des Études Maistriennes*, n°9, p. 129.

⁸ William Robertson, historien anglais (1721-1793), auteur de *An Historical Disquisition Concerning the Knowledge which the Ancients had of India*, Basil, 1792, référencé dans les lectures de Maistre par Richard Lebrun, *Revue des Études Maistriennes*, n° 9, p. 183, sous le numéro 611. Le livre est consultable ici : <https://books.google.fr/books?id=5jFSAAAAcAAJ> Le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle* de Larousse juge l'ensemble de l'œuvre de Robertson comme admirable, précise et impartiale, mais dénigre cet ouvrage sur l'Inde, qui « ne conserve aucune valeur aujourd'hui par suite des travaux des orientalistes modernes ».

se traîne souillée d'encre et toute pantelante sur la route de la vérité, baissant toujours vers la terre son front sillonné d'algèbre. Rien de semblable dans la haute antiquité. [...] c'est une grande preuve, si vous y songez bien, que la science antique avait été dispensée du travail imposé à la nôtre, et que tous les calculs que nous établissons sur l'expérience moderne sont ce qu'il est possible d'imaginer de plus faux⁹.

Dans un vocabulaire allégorique et poétique, peu « scientifique » au sens moderne, Maistre dénonce le fondement de cette science : « l'expérience moderne », qui va, « baissant toujours vers la terre son front », c'est-à-dire qui ne pense qu'à courte distance et court terme. Elle se cantonne à la terre, c'est-à-dire à la physique¹⁰, en négligeant l'invisible et l'intangible. Elle « se traîne [...] sur la route de la vérité » parce qu'elle ne veut pas aller vers les causes premières. Elle est « souillée d'encre » parce qu'elle travaille au milieu des livres au lieu de prier et de contempler les astres¹¹. Le « travail » lui est « imposé », signe de sa servilité.

Reprenant la même image de la marche pour la renverser, il décrit comme légère l'allure du « génie » ouvert à l'inspiration divine : « Son allure est libre ; sa manière tient de l'inspiration : on le voit arriver, et personne ne l'a vu marcher¹². » Le style est donc en accord avec la pensée et Maistre oppose à l'expérimentation moderne l'inspiration divine¹³ et la lecture des anciens.

Le détail de l'argumentation ne se trouve pas dans *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, mais dans *L'Examen de la philosophie de Bacon*¹⁴. Pour fonder son argument, Maistre s'attache à démystifier l'aura qui entoure le « père de la méthode et de la science expérimentale¹⁵ », Francis Bacon. Il conteste la méthode et les résultats de Bacon en comparant ses affirmations aux traités anciens et en donnant raison aux anciens. Contre un autre docteur anglais qui suggère que « le genre humain avait cherché la vérité pendant deux mille ans avec le syllogisme », il s'exclame en citant une longue liste d'anciens scientifiques : « Quoi donc ! les astronomes et les mathématiciens grecs, Archimède, Euclide, Pappus, Diophante, Ératosthène, Hipparque, Ptolémée ; tous ces philosophes, et Platon surtout ; Cicéron et Sénèque chez les Latins [...]»¹⁶. » Bacon aurait remplacé le syllogisme par l'induction ? Pas du tout, il confond l'induction avec l'observation¹⁷. À un critique moderne qui loue Bacon d'avoir découvert la possibilité de conversion de l'air en eau, Maistre répond : « Belle découverte, vraiment ! c'est la doctrine banale de toute l'antiquité. Sénèque disait tout à l'heure : *Transit aer in humorem* ; c'est donc lui qu'il faudrait admirer, et non son copiste mécanique¹⁸. » Le seul travail qu'a accompli Bacon n'est pas un travail d'expérimentation mais de copie et de dissimulation des sources : il transcrit Sénèque « presque mot à mot et sans le citer¹⁹. » La lecture des Anciens est donc plus profitable que l'expérimentation des modernes. C'est seulement de cette manière qu'on pourra comprendre « l'idée d'une nymphe », et non pas en expérimentant.

⁹ *Soirées de Saint-Petersbourg*, (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 493.

¹⁰ Nommée explicitement p. 558 des *Soirées de Saint-Petersbourg*, (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007).

¹¹ Cette critique nous étonne : l'écrivain Maistre n'est-il pas aussi amené à être « souillé d'encre » ? Le physicien utilise-t-il du mauvais papier ou n'est-il moins soigneux que le théologien ?

¹² *Soirées de Saint-Petersbourg*, 10^e entretien (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 738.

¹³ La question sous-jacente de l'intuition a déjà été beaucoup traitée, et par des lumières plus hautes que les nôtres. Voir par exemple l'article « Intuition » du dictionnaire des *Œuvres* de 2007, p. 1200-1201, ou le chapitre de Dermenghem, « L'intuition », 1979, p. 119-132. Nous laissons donc ce sujet de côté.

¹⁴ *Œuvres Complètes*, [Lyon, 1884], Slatkine Reprints, 1979, t. VI. L'original est consultable en ligne <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k115881>

¹⁵ OC, t. VI, Préface, p. XXXV.

¹⁶ OC, t. VI, p. 33-34.

¹⁷ OC, t. VI, p. 39.

¹⁸ OC, t. VI, p. 215.

¹⁹ OC, t. VI, p. 212.

Un combat qui tient à cœur Maistre est la revalorisation de la superstition. Dans les notes que Maistre prend du livre de Robertson, avant celle que nous avons citée en introduction, la première discussion qui apparaît porte sur la superstition. Robertson prend pour point de départ de sa réflexion une distinction entre religion et superstition, ce que Maistre conteste.

„ La vraie Religion differe autant de la Superstition dans son origine que dans sa nature. la ~~deuxieme~~ ^{premiere} est une production de la raison perfectionnée par la Science, et parvient à son plus grand degre de perfection dans les siecles de lumiere et de Civilisation „ p.315.

La Superstition est l'excès de la Religion. c'est tout ce qu'on peut dire de raisonnable. il ne faut point croire que la religion soit une chose et que la Superstition en soit une autre. c'est une grande question de savoir si la seconde n'est point un avant-poste nécessaire de la première. où Robertson a-t-il pris que la Religion soit

20

Le premier paragraphe est une traduction (correcte) du livre de Robertson, et le second une réaction de Maistre. Robertson est un honnête pasteur moderne²¹ qui veut rendre compte de sa foi devant la raison et essaie donc de la différencier de la superstition irrationnelle. Mais Maistre conteste radicalement cette démarche : « Je suis porté à croire que les clameurs contre les excès de la chose partent des ennemis de la chose²² ». Non seulement l'équation établie par Robertson est fautive, mais les définitions des deux termes sont fautes. Il n'y a pas de différence de nature entre la religion et la superstition, et la religion n'est pas la « production de la raison perfectionnée par la science », ni la superstition, comme on le lit après l'extrait, n'est « fille de l'ignorance et de la crainte ». La différence entre la religion et la superstition n'est qu'une différence de degré sur l'échelle générale de la croyance. Il s'agit de croire que le visible n'est qu'une manifestation de l'invisible et que tout a un sens dans le dessein divin. Ce mépris pour la superstition a deux inconvénients ici pour Maistre, il est accompagné d'un mépris pour la mythologie grecque et sape les fondements de la religion catholique.

Derrière la distinction de Robertson, Maistre remarque probablement le jeu de Voltaire. Voltaire dénonce violemment la superstition dans son *Dictionnaire philosophique* :

le superstitieux est gouverné par le fanatique, et le devient. La superstition née dans le paganisme, adoptée par le judaïsme, infecta l'Église chrétienne dès les premiers temps. [...] Les protestants regardent les reliques, les indulgences, les macérations, les prières pour les morts, l'eau bénite, et presque tous les rites de l'Église romaine, comme une démente superstitieuse. [...] Peut-il exister un

²⁰ « La vraie religion diffère autant de la superstition dans son origine que dans sa nature. La première est une production de la raison perfectionnée par la science et parvient à son plus grand degré de perfection dans les siècles de lumière et de Civilisation » p. 315

La superstition est l'excès de la Religion, c'est tout ce qu'on peut dire de raisonnable. Il ne faut point croire que la religion soit une chose et que la superstition en soit une autre. C'est une grande question de savoir si la seconde n'est point un avant-poste nécessaire de la première. [2]18, cd n°18 p. 256/mélange B p. 562].

²¹ D'abord « ministre presbytérien », puis « à la tête d'une église d'Édimbourg » d'après le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*.

²² Le Chevalier, dans les *Soirées de Saint-Petersbourg*, 10^e entretien (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 745.

peuple, libre de tous préjugés superstitieux ? C'est demander, peut-il exister un peuple de philosophes²³ ?

Pour Voltaire, est superstitieux tout rapport au divin qui n'est pas contenu dans le cœur et dans l'esprit. Le philosophe rejette d'un seul geste paganisme et christianisme. Non seulement le paganisme est superstitieux, mais la superstition serait consubstantielle au christianisme dès les origines. Voltaire aggrave son cas en réservant un sort particulier aux protestants, la « secte [...] qui a le moins de rites », ce qui n'est pas pour plaire à Maistre.

Or pour Maistre, la religion ne s'adresse pas seulement à l'esprit, mais au corps, et suppose des rites²⁴. Si ces rites ne sont pas rationnels, c'est bien la preuve qu'ils n'ont pas pu être inventés par des hommes et ont été dictés par Dieu²⁵.

Pour faire voler en éclat les certitudes des modernes scientifiques et philosophes, le paganisme fournit donc de bons arguments polémiques. Il permet de relativiser la valeur de la méthode expérimentale, de valoriser l'érudition et la superstition, liée positivement au catholicisme d'après Maistre.

Le paganisme comme philosophie

On voit que l'enjeu de cette citation dépasse de loin les notes de lecture sur le livre de Robertson. Au-delà donc de l'aspect partisan de la polémique, interrogeons-nous sur la vérité de l'affirmation : comment comprendre la présence d'une « nymphe renfermée dans un arbre », c'est-à-dire la présence d'un être animé, dans une matière végétale, qui symboliserait toute la nature ? Quelle philosophie permet de penser cela ? Il nous faut faire un passage par la philosophie antique, réactualisée par l'illuministe Saint-Martin, pour saisir, par degrés successifs, que tout est animé, c'est-à-dire que tout a une âme.

Maistre prend l'image de la nymphe comme un résumé de toute la pensée antique, mais nous pouvons la rattacher précisément à deux penseurs et écrivains antiques, Ovide et Sénèque. On connaît Ovide pour ses poèmes, mais il est autant poète que philosophe, disciple de Pythagore. Maistre apprécie ses multiples qualités, de science et d'élégance²⁶. La nymphe dans l'arbre évoque directement la métamorphose de Daphné décrite par Ovide. Dans la métamorphose de Daphné en laurier, Daphné est bien une nymphe (quoique liée originellement à l'eau et non à la forêt), de plus son cœur bat encore dans le laurier²⁷. Mais de cette métamorphose étimologique, pour expliquer l'existence des lauriers d'Apollon, peut-on généraliser à la présence d'une âme dans tout arbre, ce qui est sous-entendu dans la formule de Maistre ? Sénèque permet de penser cette universalisation.

L'école philosophique stoïcienne apporte de nombreuses articulations philosophiques à Maistre, la définition de l'homme comme être social, l'articulation entre la pluralité et l'unité du divin, que nous aborderons plus tard, la définition de l'âme et le panthéisme qui nous intéressent ici. Pour le stoïcisme, l'âme est un souffle à la fois matériel et rationnel, partagé entre la matière,

²³ *Les Œuvres complètes* de Voltaire, Oxford, 1994, t. 36, p. 539-544.

²⁴ Il faut danser pour convertir les peuples ignorants du christianisme : *Du Pape*, livre III, chap. I, Droz, 1966, p. 223-224 : « C'est toujours l'erreur protestante qui s'obstine à commencer par la science tandis qu'il faut commencer par la prédication impérative accompagnée de la musique, de la peinture, des rites solennels et de toutes les démonstrations de la foi sans discussion ». Voir aussi *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques et des autres institutions humaines*, (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 385, et *Du Pape*, livre II chap. XV, Droz, 1966, p. 215.

²⁵ Il cite Fénelon à cet égard : « Ah ! dit-il, si les hommes avaient fait la religion, ils l'auraient faite bien autrement », *Soirées de Saint-Petersbourg*, note 8 du 1^{er} entretien (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 481.

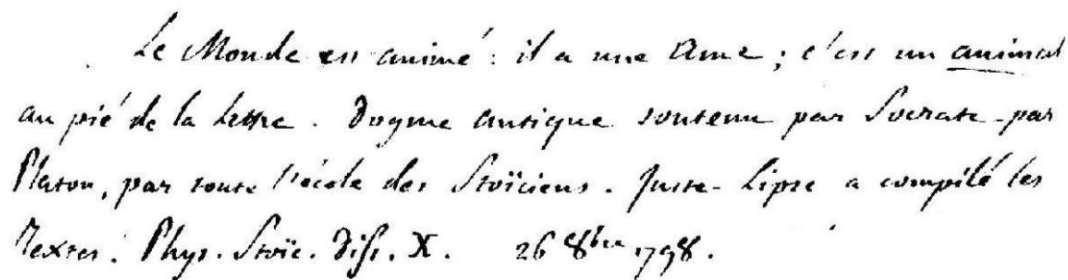
²⁶ OC, t. VI, p. 214.

²⁷ *Métamorphoses*, I, v. 454.

l'homme et la divinité. Comme l'écrit Pierre Grimal, cette « tension de l'air joue le même rôle dans le corps de l'univers, la matière, qui est le 'corps de Dieu', que dans le corps de l'homme²⁸ ». Nous rejoignons ici le panthéisme, d'après lequel la divinité est dans tout, dans les êtres humains, animaux, végétaux et minéraux, c'est-à-dire dans toute la matière. Cela inspire à Sénèque une lettre lyrique que Maistre connaît bien pour l'avoir citée :

Dans le cœur de tout homme de bien, « habite un Dieu : quel est-il ? on l'ignore²⁹. » S'il s'offre à vos regards une forêt peuplée d'arbres antiques dont les cimes montent jusqu'aux nues, et dont les rameaux entrelacés ferment l'accès à la clarté du jour, cette hauteur prodigieuse, le mystère de cette solitude, ces masses imposantes de verdure qui s'étendent à perte de vue, tout vous révélera la présence d'une divinité³⁰.

La même divinité habite donc dans le cœur de l'homme de bien et dans la forêt. Pour Sénèque, il ne s'agit pas d'une métaphore, qui évoque une autre réalité, mais bien d'une vérité : la divinité est dans la matière³¹. Cette citation a une résonance particulière parce qu'elle associe Virgile aux penseurs déjà évoqués. La référence au stoïcisme dans la pensée maistrienne a été moins étudiée que d'autres pensées antiques, mais c'est celle qui nous semble la plus pertinente ici. Il n'y a pas loin à penser que le monde entier est animé. C'est la conclusion de Maistre :



Le Monde est animé : il a une âme ; c'est un animal
au pié de la lettre. Dogme antique soutenu par Socrate par
Platon, par toute l'école des Stoïciens. Juste-Lipse a compilé les
textes. Phys. Stoïc. Vifs. X. 26^e 1798.

32

Maistre ajoute trois noms encore, Socrate, Platon et Juste Lipse. Le rôle de Juste Lipse est décisif dans l'articulation du stoïcisme au christianisme, parce qu'il rend acceptable l'immanence du panthéisme avec la transcendance du Dieu monothéiste³³. Nous avons ici un bel exemple de

²⁸ Pierre Grimal, *Sénèque ou la conscience de l'Empire*, [1^{ère} ed. 1978], Fayard, 1991, p. 397.

²⁹ Citation par Sénèque de Virgile, *Énéide*, VIII, v. 352.

³⁰ Lettre 41 des *Lettres à Lucilius* de Sénèque, dont une partie est citée p. 839 de *l'Éclaircissement sur les sacrifices*, (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007).

³¹ Cette métaphore philosophique évoque le *topos* romantique de la « forêt sacrée ». Chateaubriand aurait-il pu influencer la métaphore de Maistre, ou inversement ? Plusieurs écarts nous font percevoir les deux images comme indépendantes. L'image n'est pas la même : pour Chateaubriand, les forêts gauloises ont inspiré l'architecture des églises gothiques (*Génie du Christianisme*, Gallimard, 1978, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 802). Mais ici ce qui importe à Maistre et à Sénèque, c'est la singularité intérieure de l'arbre, à l'intérieur duquel se trouve la divinité. À l'inverse, l'arbre de Chateaubriand tire son pouvoir poétique de la forêt où il est compris et reflète la divinité par sa combinaison avec d'autres arbres. De plus, toutes les éditions publiques ou privées du *Génie du Christianisme* ont paru après la note très confidentielle de Maistre.

³² « Le monde est animé : il a une âme ; c'est un animal au pié de la lettre. Dogme antique soutenu par Socrate, par Platon, par toute l'école des Stoïciens. Juste-Lipse a compilé les textes. Phys[iologia] Stoïc[orum], diss[ertatio] X. » Extraits de mes lectures, B, page numérotée 325 ; 2J18, vue 158.

³³ Juste Lipse est un humaniste et philologue belge (1547-1606), éditeur de Tacite et de Sénèque, qui propose une articulation solide entre stoïcisme et christianisme. Pour Jacqueline Lagrée, Juste Lipse rend acceptable l'idée de l'âme du monde en la transformant en métaphore : ce modèle « traduit dans les termes physiques de l'union la plus étroite et la plus forte que l'école stoïque ait conçue, la dépendance ontologique que les chrétiens ont exprimé dans le vocabulaire de la création, le seul religieusement adéquat [...], la présence du principe agent dans tout ce qui est, présence qui est principe de vie en étant principe d'ordre et de rationalité, donc d'un ordre (potentiellement) accessible à la raison. » (*Juste Lipse et la restauration du stoïcisme*, Vrin, 1994, p. 53) Les notes de lecture de Maistre font penser que sa réflexion sur le stoïcisme doit beaucoup à Juste Lipse. D'après le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e*

polyphonie païenne, qui associe plusieurs voix, différentes par leurs appartenances historique et philosophique, mais concordantes dans leur sens au service d'une vaste analogie. La dernière voix qu'il faut ajouter à ce concert est celle de Louis de Saint-Martin, « le plus instruit, le plus sage et le plus élégant des théosophes modernes³⁴ » ; qui donne une nouvelle actualité à cette pensée antique. Dans un style illuministe, c'est-à-dire qui donne « des noms extraordinaires aux choses les plus connues sous des noms consacrés³⁵ », il décrit l'âme de la lumière :

Ne déshonorez plus la lumière visible en ne nous parlant que de son mécanisme matériel. Le flambeau peint la vie d'entretien, et non pas la loi de génération. Ne faut-il pas une substance hors de ce flambeau pour qu'il lui communique la lumière visible ? Mais notre Dieu est lui-même la lumière ; il tire de son propre sein la substance lumineuse de l'esprit. Tout est complet sortant des mains du principe de tout. Il a voulu que la sensation de la lumière visible tînt à la vie de mon corps. Il a voulu que le soleil réveillât dans mes yeux cette sensation de la lumière visible. Mais il a voulu réveiller lui-même dans mon âme la sensation de la lumière invisible ; parce que lui-même a puisé dans cette lumière le germe sacré dont l'âme de l'homme est animée³⁶.

Saint-Martin s'oppose comme Maistre à l'explication mécanique de la nature. Tout est animé, le visible et l'invisible, même la lumière. Sa définition de la lumière, quoiqu'assez confuse pour un esprit cartésien (la lumière émet une « substance », mais l'esprit aussi a une « substance lumineuse » ; cette lumière engendre des « sensations » et dans cette lumière se trouve le « germe dont l'âme est animée », comme s'il y avait encore un élément à l'intérieur de l'âme), étend la présence de l'âme du domaine biologique au domaine physique. L'homme a un rapport à Dieu parce qu'il partage un même élément spirituel : « Si ma pensée n'était une de tes étincelles, je n'aurais pas le pouvoir de te contempler³⁷. » C'est bien à l'illuminisme que pense Émile Dermenghem³⁸ pour expliquer l'idée maïstrienne du monde animée³⁹, mais d'après nous, un illuminisme rationalisé par la connaissance des anciens et structuré par l'adhésion au catholicisme.

Comment comprendre l'articulation entre ces images proches certes, mais relevant de pensées incompatibles ? Comment un monothéiste catholique, des païens grecs et latins, un anticlérical franc-maçon peuvent s'entendre ? Une articulation rhétorique est possible : Maistre use d'une argumentation par degré pour persuader du plus étrange par le plus connu, du plus spécifique par le plus général. De l'image bien connue de la métamorphose poétique de Daphné, Maistre nous amène à une conception spiritualiste de l'univers. En citant une grande masse d'auteurs connus, Maistre multiplie les points d'entrée rassurants dans sa pensée. La méthode analogique soutient la pensée analogique. Mais cet argument ne répond pas aux objections religieuses. Comment Maistre articule-t-il le catholicisme et le paganisme ?

siècle, Juste Lipse s'est converti au catholicisme après avoir été luthérien, mais « la maladie de foie dont il mourut lui donnait des accès de mélancolie, et explique sa préférence marquée pour la philosophie des stoïciens. »

³⁴ *Soirées de Saint-Pétersbourg*, Onzième entretien (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 771,

³⁵ *Ibid.*, p. 770.

³⁶ Louis-Claude de Saint-Martin, *L'Homme de désir*, [1^{ère} éd 1790], édition établie et présentée par Robert Amadou, Éditions du Rocher, 1979, p. 22.

³⁷ *Ibidem*.

³⁸ Dans *Joseph de Maistre mystique*, Éditions d'aujourd'hui, 1979, p. 143, chapitre « L'analogie. Les correspondances. » Sur Émile Dermenghem, lire l'article de Xavier Accart dans le dossier H dirigé par Philippe Barthelet, Joseph de Maistre, *L'Âge d'homme*, 2005, « Émile Dermenghem lecteur de Joseph de Maistre ».

³⁹ Certes Maistre ne confesse pas un accord entier avec l'illuminisme, mais nous ne trouvons pas de meilleure explication à l'actualité de l'âme du monde dans l'ouvrage de Marc Froidefont. Celui-ci, qui cherche à relativiser la thèse d'Émile Dermenghem, ne s'occupe pas de l'idée de l'âme du monde, ni quand il traite de la physique (*Théologie de Joseph de Maistre*, 2010, p. 29 sq.), ni de l'intelligence divine (p. 57) ni de l'âme individuelle (p. 173 sq.). Nous ne trouvons pas non plus d'explication dans le livre de Jean-Yves Pranchère, qui ne parle pas du partage d'une même âme entre les hommes et le monde. Il n'évoque l'âme collective que pour parler de la nation (*L'Autorité contre les Lumières, La Philosophie de Joseph de Maistre*, Genève, Droz, 2004, p. 231). Seul le stoïcisme permet de comprendre le partage d'un même élément spirituel et rationnel entre l'homme, la divinité et la matière.

Le paganisme comme catholicisme

Si l'on peut donc résoudre les problèmes philosophiques posés par la présence d'une nymphe dans un arbre en recourant au raisonnement analogique et à une rhétorique par degré, comment comprendre la question du point de vue de la cohérence religieuse ? Ni le panthéisme en tant que tel, ni, à plus forte raison, le polythéisme ne sont compatibles avec le christianisme. De plus les anticléricaux récuse la présence d'intermédiaires entre l'homme et la divinité. Nous étudierons comment Maistre lève ensemble les contre-arguments et dans quelle mesure on peut rapprocher cette nymphe du Christ.

Le contre-argument de l'incompatibilité entre polythéisme et monothéisme et la négation des intermédiaires se lèvent ensemble dans la théologie maistrienne, parce que notre auteur fait correspondre les dieux du polythéisme avec les intermédiaires du catholicisme. Dieu lui-même agit par des intermédiaires, les païens l'ont compris et les chrétiens ne doivent oublier : « tous les philosophes théistes, surtout les anciens, n'ont pas cru que les phénomènes visibles ou invisibles de l'univers fussent l'effet immédiat de la volonté divine⁴⁰ ». Maistre détaille ce point dans un court texte qui dénonce Rousseau⁴¹. À l'occasion d'une discussion pour savoir si l'inégalité parmi les hommes est permise par la « loi naturelle », et de l'invocation par Rousseau de l'« état de nature », Maistre fait une digression sur la nature⁴². Il détaille quatre niveaux de compréhension du terme puis les résume. La nature désigne

1° l'action divine manifestée dans l'univers ; 2° une cause quelconque agissant sous la direction de la première ; 3° l'ensemble des parties ou des qualités formant par leur réunion un système de choses ou un être individuel ; 4° l'état d'un être susceptible d'être modifié par l'action humaine avant qu'il ait subi cette modification⁴³.

L'idée d'intermédiaire est définie dans le deuxième point, découlant du premier. Maistre donne à l'appui de ces deux définitions plusieurs cautions intellectuelles, l'accord prétendument évident entre « tous les philosophes théistes, surtout les anciens », un Père de l'Église (St Jean Chrysostome), un autre penseur anglais (Cudworth) et le bon sens du langage commun⁴⁴. Il y a donc quelque chose entre l'homme et la divinité, une « cause quelconque », mais quelle est-elle ?

Maistre articule le polythéisme au monothéisme par l'idée de hiérarchie. Certes les dieux sont multiples dans le polythéisme, mais un se détache : Jupiter, « le dieu suprême, le dieu qui est le premier, [...] *la nature meilleure* qui surpasse toutes les autres natures, mêmes divines⁴⁵ ». On le voit dans Homère : les autres dieux adressent des demandes à Jupiter⁴⁶, celui-ci leur donne des ordres⁴⁷, en envoie auprès des hommes. De même les saints et les anges prient Dieu, Dieu a une volonté pour eux et il envoie ses anges en messager auprès des hommes⁴⁸. Les noms des dieux

⁴⁰ *Œuvres complètes*, t. VII-VIII, p. 522.

⁴¹ *Œuvres complètes*, t. VII-VIII, p. 509 sq. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k4775z/f515.image> . Réédité en 2008 aux Mille et une nuits.

⁴² *Œuvres complètes*, t. VII-VIII, p. 522 sq.

⁴³ *Œuvres complètes*, t. VII-VIII, p. 525.

⁴⁴ Dans les *Soirées*, il associe l'autorité de saint Paul à cette pensée : « CE MONDE EST UN SYSTÈME DE CHOSES INVISIBLES MANIFESTÉES VISIBLEMENT » (les majuscules sont de l'auteur), *Soirées de Saint-Petersbourg*, 10^e entretien (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 736 et la note V.

⁴⁵ *Éclaircissement sur les sacrifices* (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 828.

⁴⁶ *Essai sur les principes* (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 393.

⁴⁷ *Soirées de Saint-Petersbourg* (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 466.

⁴⁸ *Soirées de Saint-Petersbourg* (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 590. *Éclaircissement sur les sacrifices* (ibid.) p. 830, note C, qui associe Ménandre, Hésiode, Matthieu l'évangéliste, Épictète et Bacon.

pourraient n'être que le nom des manifestations du Dieu unique. Maistre peut donc identifier les saints chrétiens et les dieux païens, tout en se réclamant de saint Paul :

« Le nom de DIEU, sans doute, est exclusif et incommunicable ; cependant, *il y a plusieurs DIEUX dans le ciel et sur la terre*⁴⁹. Il y a des intelligences, *des natures meilleures*, des hommes divinisés. Les dieux du christianisme sont LES SAINTS. Autour de Dieu se rassemblent TOUS LES DIEUX, pour le servir à la place et dans l'ordre qui leur sont assignés⁵⁰.

Dans cet extrait de la conclusion enthousiaste de *Du Pape*, Maistre fait l'économie des précautions avec lesquelles il entoure ordinairement les liens entre paganisme et christianisme. Il formule une stricte équivalence entre les deux pensées. Il ne faut donc pas voir ici de syncrétisme, parce que Maistre ne cherche pas à construire une nouvelle religion en piochant différents points d'autres religions, mais plus précisément il insiste sur une continuité. Le christianisme n'a pas seulement révélé aux païens qui était leur dieu inconnu, d'après la question de Virgile reprise par Sénèque, mais le paganisme aurait une structure intrinsèquement chrétienne, ou plutôt, pour adopter la terminologie moderne, catholique⁵¹. Il y a donc dans la pensée maïstrienne une profonde unité entre le catholicisme et le paganisme, radicalement différente du fossé qui sépare le catholicisme et le protestantisme⁵² :

Le mahométisme, le paganisme même auraient fait politiquement moins de mal, s'ils s'étaient substitués au christianisme avec leur espèce de dogmes et de foi. Car ce sont des religions, et le protestantisme n'en est point une⁵³.

Même si le « mahométisme » et le paganisme ne sont pas parfaits, ils présentent des similitudes avec le catholicisme, un rapport semblable à l'autorité, à la politique, « leur espèce de dogmes et de foi ». Comment comprendre que le paganisme ait une structure catholique ? Maistre s'inscrit ici dans une longue tradition de lecture des païens par les Pères de l'Église, en lui donnant une inflexion « naturelle ». Carolina Armenteros le résume ainsi : « le christianisme non seulement a transmis le paganisme ancien, mais est en harmonie avec lui⁵⁴ ». Les proximités entre les différentes voix du paganisme révèlent un accord avec la nature humaine⁵⁵. Cet accord a été voulu par Dieu qui dirige l'histoire. La vérité a étendu ses racines dans l'esprit de tous les hommes, pour « préparer⁵⁶ » l'esprit humain, croître peu à peu, même si certains hommes se sont tournés vers la sauvagerie : « L'homme, malgré sa fatale dégradation, porte toujours des marques évidentes de son origine divine, de manière que toute croyance universelle est toujours plus ou moins vraie⁵⁷ ».

⁴⁹ Note de l'auteur : « S. Paul aux Corinthiens I. VIII, 5, 6. – Aux Thessaloniens II. II, 4. »

⁵⁰ *Du Pape*, Droz, 1966, p. 362.

⁵¹ Les deux termes sont difficiles à distinguer dans la pensée de Maistre, parce qu'il refuse cette distinction : « C'est donc un sophisme grossier que de mettre dans la balance les excès de ce que certaines gens appellent ridiculement *les deux sectes*, comme si le catholicisme était une secte, et comme s'il y avait quelque comparaison à faire entre le *sujet* qui attaque et le *souverain* qui se défend ! » Œuvres, Sur le protestantisme, p. 315. Il précise plus loin : « Le christianisme, c'est-à-dire le catholicisme ».

⁵² Charles Maurras formule l'addition plus nettement encore, quoique de manière moins orthodoxe : « La chaîne d'idées que j'expose est très suffisamment païenne et chrétienne pour mériter le beau titre de catholique », *Le Chemin de Paradis*, 1895, p. XXVIII.

⁵³ *Sur le protestantisme* (Œuvres, Robert Laffont, 2007), p. 329.

⁵⁴ *L'Idée française de l'histoire, Joseph de Maistre et sa postérité (1794-1854)*, Paris, Classiques Garnier, 2013, p. 148.

⁵⁵ Cette idée n'est pas tout à fait la même que l'idée de Révélation primitive d'après Jean-Yves Pranchère, *L'Autorité contre les Lumières*, 2004, p. 334. À l'origine des temps, les hommes auraient connu une « Révélation primitive », développée par Dermenghem : « Par Moïse, par Abraham et par Noé, la révélation du Christ se rattache à la révélation primitive faite par Dieu à Adam », *Joseph de Maistre mystique*, 1979, p. 252. Mais pour Maistre cette tradition serait entièrement perdue. Les restes dont disposent les hommes sont donc des restes naturels et non historiques.

⁵⁶ *Soirées de Saint-Petersbourg*, 9^e entretien, (Œuvres, Robert Laffont, 2007), p. 721.

⁵⁷ *Soirées de Saint-Petersbourg*, 4^e entretien, (Œuvres, Robert Laffont, 2007), p. 559

Les païens et les non-catholiques détiennent donc des « racines⁵⁸ » ou « origines » de la vérité. Pour accéder à la pleine vérité, on peut compléter les uns par les autres et saisir la vaste analogie catholique du monde, car les erreurs sont « locales », et la vérité « universelle⁵⁹ ».

Nous pouvons arriver jusqu'au comble de l'image maistrienne, le dernier contre-argument qu'on pourrait opposer à notre citation : l'analogie entre la nymphe et le Christ. Quels éléments nous font aborder ce point critique ? C'est le rythme ternaire des verbes qui caractérisent la vie de la nymphe, « qui vit, souffre et meurt ». Cela rappelle la brièveté du « Symbole des apôtres » : « *natus ex Maria Virgine, passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus* », qui est en usage depuis les premiers temps du christianisme et que Maistre connaissait sans doute⁶⁰. Si l'on retire les noms propres et la crucifixion comme des particularités historiques de la vie du Christ, nous retrouvons notre formule qualifiant l'âme de l'arbre, qui devient le symbole de la vie biologique et universelle. Concernant le rapport de Maistre au Christ, qui était mis en question par les critiques cités en introduction, nous sommes en présence ici d'un résumé de l'« action » du Christ, telle que Maistre la perçoit, avant tout comme une victime toute passive⁶¹, modèle de la souffrance chrétienne et stoïcienne qui supporte sans gémir, non par ses propres forces, mais par une aspiration naturelle et universelle⁶². Ce Christ serait étrangement « renfermé » dans la matière, peut-être plus comme un époux consentant que comme un hors-la-loi pris en faute, ce qu'on peut comprendre aussi par rapport au fait que pour Maistre le catholicisme serait une religion naturelle, en harmonie avec la nature humaine. Il nous est donc impossible d'opposer chez Maistre une tentation religieuse païenne qui contredirait sa profession d'orthodoxie, puisqu'on retrouve le Christ (ou plutôt un certain Christ) au cœur de son paganisme, par analogie et non par identité.

L'on s'aperçoit néanmoins combien notre comparaison est à prendre avec des précautions, sans entrer trop loin dans la théologie catholique (qui ne pourrait probablement effacer comme nous l'avons proposé les « noms propres et la crucifixion comme des particularités historiques de la vie du Christ ») ni non plus aller trop loin dans des questions de genre ou de psychanalyse⁶³. Si l'on ne peut pas tenir jusqu'au bout la comparaison, c'est peut-être parce que le véritable niveau de lecture de notre citation initiale est poétique.

⁵⁸ On trouve plusieurs occurrences de l'image de racine dans les textes : *Œuvres*, 2007, p. 715 ou 838.

⁵⁹ *Ibidem*.

⁶⁰ Maistre cite différents « symboles » dans les *Soirées de Saint-Petersbourg*, 4^e entretien (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 569. Cet article confirme le fait que Maistre pouvait connaître le « symbole des apôtres » dans la formulation que nous avons donnée : *Lire les Pères de l'Église*, 1978, chapitre 1, par sœur Gabriel Peters, accessible aussi ici : <http://www.patristique.org/Historique-du-symbole-des-apotres.html>

⁶¹ Le Christ est la « grande victime », 9^e entretien (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 710, la victime des victimes, *Éclaircissement sur les sacrifices (ibid.)*, p. 836. La description de l'entrée triomphale du Christ au Panthéon dans la conclusion de *Du Pape* (Droz, 1966, p. 363) ne contredit pas vraiment cette passivité, puisque ce Christ n'a aucune initiative. L'erreur disparaît toute seule devant lui : « il sanctifie le Panthéon par sa présence, et l'inonde de sa majesté. » Il lui suffit d'être présent pour avoir de l'effet.

⁶² Cette nuance différencie Sénèque d'Épictète, dont la vertu est seulement humaine : « Depuis Épictète jusqu'à l'évêque de Weimar, et jusqu'à la fin des siècles, ce sera sa manière invariable et *sa loi nécessaire*. Elle ne connaît pas l'huile de la consolation. Elle dessèche, elle racornit le cœur, et lorsqu'elle a endurci un homme, elle croit avoir fait un sage ». *Soirées de Saint-Petersbourg*, 4^e entretien (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 564. La spécificité de Sénèque est d'avoir été plus ouvert à l'inspiration divine, parce qu'il a vécu peu après la naissance du Christ. Voir le 9^e entretien des *Soirées (Œuvres)*, Robert Laffont, 2007), p. 715 sq.

⁶³ Maistre ne serait probablement pas d'accord pour associer l'éventuelle sensualité féminine de la nymphe avec la masculinité du Christ.

Le paganisme comme poétique

Cet argument est paradoxal, parce que Maistre semble concevoir la dimension poétique des textes comme subordonnée à l'expression de la vérité⁶⁴. Nous voulons montrer que, pour lui, une certaine vérité ne peut être exprimée que par la poésie. L'intérêt de notre citation dépasse en effet la simple expression de la pensée, par sa perfection formelle, et participe du pouvoir magique que le paganisme donne au langage.

Il est étonnant de constater que l'on peut lire la citation d'une manière verticale, comme un poème en vers rapportés, en associant les termes un à un, par leurs liens grammaticaux, sonores et sémantiques :

1. <i>Le système</i>
2. <i>qui anime toutes les parties de</i>
3. <i>la nature est peut-être plus près de</i>
4. <i>la vérité qu'on ne croit.</i>
5. <i>L'idée</i>
4. <i>d'une nymphe renfermée dans</i>
3. <i>un arbre, qui vit, souffre et meurt avec lui, est moins absurde que</i>
2. <i>nos explications mécaniques</i>
1. <i>de la végétation.</i>

	Légende	
Pluriel/singulier	Suggestion/affirmation	Proximité/éloignement

On passe d'une ligne à l'autre à chaque occurrence d'un substantif, classé ensuite selon l'ordre d'apparition dans la phrase. Cette disposition met en valeur les liens sonores entre les mots. Les assonances en « a » (anime, parties, nature, la, croit, arbre, absurde, explications mécaniques, la végétation) et allitérations en « r » (parties, nature, peut-être, près, vérité, croit, renfermée, arbre, souffre, meurt, absurde) unissent presque tous les mots. Les nasales unissent plus spécifiquement la nymphe et l'enfermement. Une paronomase articule comme un double inversé (confirmée par la position inversée dans notre schéma) : « mécanique » et « qui anima », comme si les deux locutions étaient des antonymes étymologiques. Nous remarquons aussi un vers blanc avec césure à l'hémistiche, ce qui explique peut-être le choix de « renfermée » et non simplement d'« enfermée » : « L'idée d'une nymphe renfermée dans un arbre ».

Le son et le sens s'articulent comme les deux phrases entre elles, qui suivent un mouvement argumentatif. La syntaxe passe de la suggestion (« est peut-être plus près de la vérité qu'on ne croit ») à l'affirmation (« est moins absurde que »), et une actualisation par le passage de « on » à « nos ». On peut aussi associer les chiffres entre eux : en 1, les termes scientifiques, en 2, les abstractions, en 3, le végétal, en 4, le contenu de la vérité, et isolé en 5, l'idée. Tous ces mots résonnent entre eux et font accéder à un sens caché au commun : la science ne permet que

⁶⁴ Il écrit à propos de Plutarque : « Jamais il ne se livre à son imagination ; jamais il n'est poète ; ou, s'il invente, ce n'est pas seulement pour embellir, c'est pour fortifier la vérité. » *Les Soirées de Saint-Petersbourg suivies de la traduction d'un traité de Plutarque sur les délais de la justice divine*, Trédaniel, 1980, tome 2, p. 280.

d'effleurer les premières apparences (1), alors qu'il faut partir du centre, l'idée innée, l'intuition en nous (5), qui seule permet de comprendre que la vérité est une nymphe christique (4) et que la compréhension de la nature (3) et le développement de la pensée (2) ne peuvent trouver d'appui solide qu'à partir de ce centre⁶⁵.

De fait les textes les plus païens de Maistre sont aussi ses textes les plus poétiques. À ce moment sa plume est plus libre et exaltée. Certes on trouve des éléments de sublime dans son traitement providentialiste de l'histoire et de la Révolution⁶⁶, qui articule violence et enthousiasme, mais on peut aussi parler d'élévation esthétique dans l'inspiration païenne de Maistre. De plus, ce sublime n'est pas seulement présent dans les petits traités ou notes de lecture confidentielles, mais à la conclusion de ses textes les plus importants. Dans la conclusion de *Du Pape* déjà citée, ou le dernier chapitre de *l'Éclaircissement sur les sacrifices*, la langue française de Maistre communique avec la latine et outrepassa l'emploi ordinaire des « mots de la tribu » comme dit Mallarmé. Maistre accumule les preuves dans des listes qui s'accroissent et met en valeur les correspondances paradigmatiques entre les mots et les idées par des jeux typographiques d'italiques et de petites et grandes majuscules. Pour aborder le paganisme donc, Maistre⁶⁷ se fait paradoxalement poète, au point de réconcilier la poésie avec la théologie dans le dernier entretien des *Soirées de Saint-Petersbourg* :

Remontez aux siècles passés, transportez-vous à la naissance du Sauveur [...]. Ces idées étaient universellement répandues ; et comme elles prêtaient infiniment à la poésie, le plus grand poète latin s'en empara et les revêtit des couleurs les plus brillantes dans son *Pollion*⁶⁸.

Un tel hommage est un signe d'admiration personnelle. Virgile était bien poète et prophète : pourquoi pas Maistre ? La poésie n'est pas seulement une « couleur » qui ornerait la vérité, puisque certaines idées « prêtent infiniment » à la poésie et que Maistre parle aussi du christianisme comme d'une « couleur⁶⁹ » : elle est aussi la seule manière d'exprimer la vérité, ou plutôt une vérité particulière qui n'est pas faite d'identité mais d'analogie.

Conclusion

On voit la richesse de sens qu'on peut tirer de cette note de lecture un peu étrange. Du point de vue de la parfaite vérité, elle est probablement une erreur, mais Maistre montre que cette erreur possède de nombreux liens avec la Révélation chrétienne. Grâce à sa maîtrise de la culture rationaliste des Lumières, de la philosophie antique stoïcienne réactualisée et des Écritures, il réunit des pensées que les Lumières avaient séparées, la religion et la philosophie, la science et la

⁶⁵ Notre démonstration n'est entièrement convaincante que si nous sortons de la phrase « et qui semble à R. et à tant d'autres, une production de la plus grossière barbarie », comme l'avaient fait avant nous Dermenghem et Triomphe. Nous croyons pouvoir les suivre, parce que cette relative semble une parenthèse accessoire, considérée comme une digression par Maistre lui-même qui a besoin d'employer « dis-je » pour signaler qu'il reprend le fil de son illumination.

⁶⁶ « Semblable à un acte de guerre, le sublime maistrien, dans son combat contre les idées fausses, transforme l'écrivain en soldat d'une cause apologétique dont il modernise le discours, en lui insufflant une nouvelle énergie polémique, Pierre Glaudes, « Maistre et le sublime de la Révolution. Enjeux d'une conversion esthétique », REM n°14, 2004, p. 195. Voir aussi *Joseph de Maistre et les figures de l'histoire, trois essais sur un précurseur du romantisme français*, Cahier romantique n°2, Clermont-Ferrand, 1997, p. 20 : « Maistre, ce 'poète de l'indicible' tente de renouveler le discours des historiens, en l'ouvrant sur l'insondable, l'infini et l'obscur »

⁶⁷ Certes le propos est mis dans la bouche du sénateur et non du comte.

⁶⁸ *Soirées de Saint-Petersbourg*, 11^e entretien (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 762.

⁶⁹ « Du moment où le christianisme parut dans le monde, il se fit un changement sensible dans les écrits des philosophes, ennemis même ou indifférents. Tous ces écrits ont, si je puis m'exprimer ainsi, une couleur que n'avaient pas les ouvrages antérieurs à cette grande époque. » (soulignement de Maistre) *Soirées de Saint-Petersbourg*, 9^e entretien (*Œuvres*, Robert Laffont, 2007), p. 721.

Bible. Maistre confirme son engagement dans la modernité en répondant aux questions les plus fondamentales de son temps, mais avec une méthode ancienne, l'analogie. L'analogie est ancienne en science, mais promise à un bel avenir en poésie : Maistre traverse les époques grâce à son écriture novatrice, qui joue sur la polyphonie, les citations enchâssées les unes dans les autres qui désindividualisent l'émetteur et naturalisent le propos, la typographie des majuscules et italiques illuminées et les sonorités suggestives. S'il y a une tentation païenne, ce serait plutôt du côté du lecteur envoûté par cette habileté de l'écrivain, que de Maistre qui ne va pas jusqu'à adresser des prières à Cérès ou Athéna.

Etienne Maignan
Université de Toulouse 2 - Jean Jaurès